

« Non, nous n'étions pas blasés »

Jean Lacoste

Conférence prononcée le 1^{er} avril 2014 au Cercle Littéraire de Lausanne.

Je voudrais, non seulement remercier le Cercle littéraire de Lausanne pour son invitation et son hospitalité, mais aussi dire le plaisir que j'éprouve à me trouver ici en Suisse, à Lausanne, si près de Villeneuve, de cette villa Olga, où Rolland a vécu de 1922 à 1938, après avoir passé à Genève toutes les années de guerre.

Car, même après avoir retrouvé en 1938 la terre de ses ancêtres bourguignons, à Vézelay, au pied de la basilique, Rolland a gardé la nostalgie de la Suisse, de ses montagnes « magiques », du confort de ses hôtels, de ses grands notables avec lesquels il a entretenu des rapports cordiaux, comme le Dr Frédéric Auguste Ferrière, de l'Agence internationale des prisonniers de guerre installée à Genève, ou Heinz Haeblerlin, ministre de l'Intérieur du canton qui sera président de la Confédération helvétique.

La rencontre avec Hugo

Les rapports entre Romain Rolland et la Suisse ont fait l'objet en 2012 d'un n° très riche de la revue de la faculté de lettres de Lausanne, *Études de lettres*, notamment une étude de Jean-Pierre Meylan sur l'entre-deux guerres qui montre que ce séjour de Rolland n'eut rien d'idyllique, en raison de la méfiance croissante des autorités cantonales envers son épouse, la Russe « Macha ».

Mais la Suisse, c'est un pays qu'il connaissait depuis son adolescence lorsque, enfant fragile, « pauvre gamin de seize ans », il venait respirer l'air des Alpes. Et c'est dans ce cadre, à l'hôtel Byron de Villeneuve, qu'il a rencontré, ou plutôt aperçu Victor Hugo en 1883. Dans un article écrit en 1924 à Villeneuve et intitulé « Le vieux Orphée : Victor Hugo » – article repris en 1936 dans le volume *Compagnons de route* dans un contexte politique nouveau – il évoque le souvenir de cette rencontre, aussi fugitive que décisive pour lui, dans l'été 1883, le 19 août 1883 : à la même époque Nietzsche se réfugiait dans les hauteurs de l'Engadine à Sils-Maria, pour écrire *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Avec sa mère, en l'absence du père resté à Paris, « nous nous étions arrêtés pour une nuit à la petite ville de Villeneuve, tout au bout du Léman, dans les ro-

seaux. De notre chambre à l'hôtel du Port nous regardions (...) avec des yeux émerveillés le clair de lune qui miroitait sur le lac de Shelley et de Byron ; et toute la rive s'illuminait, depuis Clarens jusqu'à Chillon. (...) Le lendemain « on nous apprenait que Victor Hugo était à l'hôtel Byron et que, de Genève et de tout le lac, l'après-midi, devait venir un peuple pour le saluer. Nous courûmes à l'hôtel Byron, nous nous glissâmes dans le beau parc, et sous les arbres, le cœur battant d'impatience (*nous n'étions pas blasés*) – je souligne la formule, J. L. –, quatre à cinq heures, nous attendîmes. »

L'attente est récompensée, il entrevoit enfin le poète, alors âgé – Hugo meurt deux ans après en 1885 – qui, en réponse aux cris de « Vive Hugo » dans la foule, s'exclame « Vive la République ». Rolland est saisi par cette image du père, du grand écrivain, du « vieux magicien », qui séduit le jeune homme : « non, nous n'étions pas blasés ». C'est la naissance d'une vocation, dans sa spécificité : pour Rolland l'écrivain sera une force de conviction, un guide, une conscience, un mentor... Ce qui me conduit à une première remarque.

Un écrivain étrangement absent

Aujourd'hui, Rolland est, en France du moins, un écrivain étrangement absent. Il est même difficile de se procurer ses œuvres majeures, de renouer le contact avec sa pensée, même si quelques signes avant-coureurs d'un retour sont présents, dont la publication de la correspondance avec Stefan Zweig. *Jean-Christophe* a certes été réédité récemment par l'éditeur historique de Rolland, Albin Michel, mais pas dans une collection de poche. *L'Âme enchantée*, ce roman fleuve, cette fresque romanesque en quatre livres publiés entre 1922 et 1933), cette œuvre admirable et méconnue sur l'émancipation féminine, demeure introuvable. Cruel paradoxe pour cet écrivain qui a eu le prix Nobel pour 1915, en hommage à son œuvre littéraire et à son action en faveur de la paix et qui a exercé un véritable magistère moral, qui a suscité une vénération, comme celle de Stefan Zweig. Ce dernier à qui l'on doit un récit admirable de ses rencontres avec Romain Rolland dans sa belle autobiographie *Le Monde d'hier*, a été un de ses premiers biographes dès 1921. « Ce livre – écrit-il au début de cette biographie – a été dicté par un sentiment de reconnaissance pour

avoir connu, au milieu de notre siècle égaré, le miracle d'une existence toute de pureté. » « Un siècle égaré » : le diagnostic est juste, mais nous avons perdu, hélas, l'illusion d'une « existence toute de pureté ». Il est vrai qu'en retour, dans les milieux nationalistes et d'extrême droite, Rolland a fait l'objet d'une haine aujourd'hui difficile à comprendre, mais parfois toujours vive, tandis que d'autres ne lui pardonnent pas son engagement en faveur du communisme dans les années trente.

Or, non seulement Rolland n'est plus une figure de référence, morale et politique, mais il n'est plus considéré comme un écrivain majeur. Qui sont les écrivains de référence aujourd'hui ? Proust et Céline ! Deux écrivains aux styles diamétralement opposés, qui ont décrit deux univers très différents, et certes éloignés autant que possible du monde de Rolland. Quelle distance immense, semble-t-il, entre le milieu mondain du faubourg Saint-Germain que fréquente le jeune snob juif qu'est Proust et la banlieue du docteur des pauvres de l'antisémite Céline ! Mais l'un et l'autre ont un thème en commun : la *déception*, la désillusion, le désenchantement : songeons à la remarque de Swann : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie (...) pour une femme qui n'était pas mon genre. ». Au contraire Rolland – je vous rappelle ce qu'il disait de sa rencontre avec Victor Hugo : « nous n'étions pas blasés » – garde toujours la flamme d'une espérance. Même son roman *L'Âme enchantée*, qui raconte la vie d'une femme, Annette Rivière, avec ses épreuves, ses désillusions et ses désenchantements successifs, ne se termine pas sur la déception, mais avec une forme de transfiguration cosmique, de révélation panthéiste. Avec la mort d'Annette, écrit Romain Rolland, « l'Âme enchantée avait fusé – jet de semence dans le sillon que creuse la Mort, vers le trou du ciel, en haut du mont – la grande écluse par où s'écoule la Voie lactée. »

Romain Rolland demeure l'écrivain de l'espérance, de la « petite Espérance », selon la formule de Péguy, que l'on peut redécouvrir aujourd'hui, précisément parce qu'il nous apparaît « problématique ». Ce sont aujourd'hui sa vaste correspondance et le Journal qu'il a tenu toute sa vie qui peuvent redonner de l'actualité à Rolland en faisant de lui un écrivain « problématique », j'entends par là un écrivain qui n'est pas tout d'un bloc, et dont l'œuvre est traversée de contradictions, de métamorphoses, de tensions. La formule « Meurs ou deviens » qu'il emprunte au *Divan* de Goethe, dit bien cette exigence de métamorphoses.

La publication du *Journal de Vézelay* rédigé entre 38 et 44, le journal du retour en France, pendant la Seconde Guerre, a révélé un autre visage, plus proche de nous : celui d'un écrivain « dans la mêlée » de l'existence, un homme âgé qui doit faire face à la maladie, à la guerre, aux conflits. Un homme serein, sans être indifférent, attentif, mais distant, passionné mais lucide.

Énumérons les trois problèmes qui, selon nous,

font de Rolland un écrivain « problématique » : les trois problèmes qu'il rencontre à la fin de sa vie, la politique, l'antisémitisme et l'Allemagne.

D'abord la question politique, qui prend à cette époque la forme des relations, d'un côté, avec le parti communiste, avec la « monstrueuse raison d'État », et, de l'autre, avec les pacifistes. Au lendemain de la guerre, en mars 1919, Romain Rolland avait lancé une vaste pétition qui se voulait « une Déclaration en faveur de l'Indépendance de l'esprit », qui fut signée par de nombreux intellectuels, écrivains et savants. Il avait précisé sa position lors de la polémique avec Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*, qui avait fondé de son côté en 1919 le mouvement *Clarté*, un « groupe d'action intellectuelle ». Tout en lui faisant grief de son « détachement » apparent, un des membres de *Clarté* avait accusé Rolland d'être « un mystique en disponibilité ». « Mystique » ? Romain Rolland répond : « sans rendre compte de l'équilibre des éléments divers qui constituent ma pensée, cette boutade (...) est plus près de la vérité que le reproche de “détachement” esthétique. » L'engagement de Rolland *in tyrannos* comme avait dit Schiller, « contre les tyrans », prend sa source et sa force dans une « foi », une « force religieuse » sans dogme qui ne saurait sans trahir se mettre au service de la raison d'État. Il écrit ainsi à Barbusse, en mars 1922, que « la doctrine du communisme néomarxiste » lui semble « peu conforme au véritable progrès humain » : les « chefs de l'ordre nouveau » en Russie ont sacrifié trop souvent de propos délibéré les plus hautes vertus morales : l'humanité, la liberté et – la plus précieuse de toutes – la vérité ».

Certes. Pourtant, dans les années trente, Romain Rolland va devenir très clairement un « compagnon de route » du parti communiste, un intellectuel organique proche de Thorez, de Duclos qu'il va recevoir à Ville-neuve et à Vézelay. Comment expliquer cette évolution, ce reniement ? Est-ce l'influence de Macha, princesse russe d'origine française et « bolchévique » que Romain Rolland va épouser en 1934 et qui va l'accompagner en Russie en 1935 ?

Il me semble que le facteur décisif est l'émergence du nazisme. Seul, semble-t-il à Rolland, le parti communiste s'engage résolument dans la lutte, au risque d'être taxé de bellicisme, d'autant plus qu'il (le parti) accepte désormais de s'allier avec les autres forces démocratiques (« petites-bourgeoises ») contre le péril qui surgit en Allemagne et en Italie.

Il faut créditer Romain Rolland d'avoir fait preuve, dès ces années-là, de lucidité vis-à-vis de l'Allemagne, au prix d'un vrai déchirement, puisqu'il doit rompre avec tous ses amis pacifistes, qui avaient cru voir en lui depuis 1914 une référence : le philosophe Alain, Giono, et d'autres, pacifiste intégraux, dont certains, par refus de la nouvelle guerre, seront tentés par la collaboration.

Mais sa lucidité est moindre, incontestablement, vis-à-vis de l'Union soviétique et de la vraie nature du régime, sur laquelle il semble pourtant avoir été in-

formé par Serge, le fils de Macha. 1935, l'année du voyage en Russie, représente le nadir de Romain Rolland, avec ses attaques contre Gide et son *Retour de l'URSS*.

Le retour en France en 1938 le plonge dans la mêlée ; il renonce au pacifisme en soutenant publiquement à deux reprises le président du conseil Daladier, au moment de Munich, en septembre 1938, puis au moment de la déclaration de guerre, en septembre 1939, avec une référence frappante à la « nation en armes » de Valmy en 1792. Rupture avec les pacifistes comme Giono est totale, Giono qui parle de « feu Romain Rolland ».

On comprend pourquoi le pacte germano-soviétique d'août 1939 va représenter pour Rolland une vraie trahison : les pages du *Journal* sont sans appel ; il rompt sans éclat, mais clairement, avec le stalinisme et l'on comprend pourquoi ses ayants droit ont voulu instaurer un délai de 50 ans avant la levée des scellés. Ce sont des pages d'une troublante actualité ...

« L'URSS dévoile brusquement un impérialisme dévorant, qui ouvre sa gueule à la fois sur la Pologne, sur les États Baltes, sur les États Balkaniques – à qui le tour ? Il est vrai qu'elle installe partout où elle entre le régime communiste et les soviets, avec la sanglante expropriation des régimes précédents : elle autorise ainsi ses conquêtes, en les attribuant à la Révolution. Mais je ne suis pas dupe de cette identification du nationalisme panslaviste avec la Révolution internationale. »

Viennent alors les comparaisons historiques, avec les relations entre Voltaire et le roi de Prusse :

« Je rumine, une fois de plus, mes expériences de l'URSS et mes souvenirs de Staline. – Et ils m'évoquent l'image de Voltaire et de ses amis, les philosophes, dont le roi philosophe, Frédéric II, emmiellait le bec, – et qui brusquement, se sont trouvés en face du cynique et brutal chef militaire, foulant aux pieds tous les engagements, envahissant les provinces voisines en temps de paix, et rossant copieusement la France » (*Journal de Vézelay* 28 septembre 1939, p. 271).

Mais Romain Rolland a conscience d'un degré de plus dans le cynisme :

« 29 septembre. Je me trompais : le cynisme infâme de Staline, Molotov, et von Ribbentrop dépasse de loin celui de Catherine et de Frédéric. Après avoir conquis, broyé et dépecé la Pologne, en plein accord, les deux brigands font au Kremlin la déclaration solennelle que tout est bien désormais, que la paix en Europe est rétablie... »

Cependant, avec l'entrée en guerre de l'URSS, en juin 41, la perspective va changer, sans que Romain Rolland s'en explique. La Résistance va faire du parti communiste un parti patriote, celui des FFI et des fusillés, un parti qui va tenter, au lendemain de la guerre, de récupérer Romain Rolland : Aragon lui rend visite à Vézelay, on respecte le silence qu'il a observé pendant la guerre (car il n'a pas publié dans les journaux

de la collaboration), on l'invite à l'ambassade d'URSS, lors d'une réception qui donne lieu à une page splendide dans le *Journal*. Quelle est sa dernière pensée politique ? On ne sait, sans doute une position nuancée, désillusionnée à certains égards – selon Macha, proche du gaullisme...

Problématiques également sont les relations avec le régime de Vichy et l'antisémitisme : nous sommes en face d'une vraie complexité, qui va de pair avec la plus complète sincérité. L'hostilité de Romain Rolland au régime qui s'installe en juin 40 ne fait pas de doute, quoi qu'on ait pu dire. Il note dès le 12 juillet : « Pétain, chef de l'Etat (quel État ?) » et s'inquiète, le 24 juillet, des décrets qui frappent les responsables de la IIIe République ; le 25 juillet, il écrit : « *La radio de Paris odieuse, sanglante, aboie à mort contre les Juifs et en particulier contre Blum.* » « *Sombre avenir pour la France et pour le monde. La hache est dans l'arbre* » (p. 459) On pourrait multiplier les citations. En mars 41 : à propos de la « *ridicule radio* » de Vichy : « *On n'a jamais rien entendu de plus naïvement flagorneur (...). C'est de l'opérette d'Offenbach sans gaieté, avec sottise et componction, au style de petit épicier. Ajouter un speaker bellâtre, qui fait des effets de gosier emphatique et maladroit.* » – Il condamne en mars 42 (p. 735) « *l'ignoble hypocrisie de Vichy – toute suintante de papelardise, cafardise bête, douce-reuse et fielleuse.* – *Je n'ai jamais été aussi humilié.* », d'autant plus que le régime censure ses œuvres dans les écoles.

Il a pu croire quelques instants que, d'un mal (la défaite et l'effondrement de la République), allait sortir un bien (par une manière de dialectique), une France plus forte, réconciliée, pacifique et sans doute était-il critique de cette IIIe République parlementaire qui s'est effondré en juin. Mais, s'il ironise, il se sent menacé ; il a conscience que, pour ce régime fantoche, à la botte des Allemands, mais autoritaire et clérical, rancunier et de plus en plus violent, il est un adversaire symbolique, qui risque toujours d'être inscrit sur la liste des proscriptions. Son épouse Marie a, plus que lui, peur des sbires de Vichy : en 1944 ils redouteront de subir le sort de Jean Zay, de Georges Mandel, assassinés, même de Blum, emprisonné...

Mais – un grand « mais » très problématique – il garde longtemps son amitié pour Alphonse de Châteaubriand. Cette amitié s'était confortée notamment lors d'un séjour en Suisse dans l'été 1913, alors qu'Alphonse de Châteaubriand travaillait à son nouveau roman, *La Brière*, publié en 1923, couronné par le Grand prix de l'Académie française. Cette amitié fraternelle va connaître de rudes secousses, d'abord avec la guerre 14-18 : Alphonse de Châteaubriand, qui est mobilisé, a en 1915 une révélation mystique dans l'Argonne : la guerre se transforme à ses yeux en une forme d'Apocalypse. Si les deux amis se retrouvent malgré tout, après la guerre, en 1922, Romain Rolland s'empporte en découvrant qu'Alphonse de Châteaubriand est lié à la droite la plus nationaliste de

Jacques Bainville et surtout d'Henri Massis, le polémiste proche de l'Action française, qui l'avait si durement attaqué dans *Romain Rolland contre la France*, en 1915. Il se sent trahi. Malgré tout, en 1926, Alphonse de Châteaubriant contribue à l'hommage que des écrivains et des « amis », du monde entier adressent à Romain Rolland pour ses 60 ans, le *Liber amicorum*. C'est en fait le « fond religieux » qui assure le fondement étonnamment solide de leur amitié.

Malheureusement Alphonse de Châteaubriant se révèle peu à peu admirateur frénétique de l'Allemagne nazie, séduit qu'il est par une forme de mysticisme chrétien-aryen. Lors d'un voyage en Allemagne, il ressort ébloui d'une rencontre avec le Führer lui-même, à Berchtesgaden, et il plaide déjà pour une franche et totale collaboration avec l'Allemagne nazie ; aussi, en juillet 40, quand la France est abattue, il profite de l'occasion de la « divine surprise » de la défaite pour fonder, avec l'argent allemand, une revue qu'il va diriger et qui va se distinguer par un antisémitisme virulent, *La Gerbe*. Romain Rolland lit malgré tout cette revue qui publie dans sa partie littéraire des écrivains de qualité (Paul Morand, Marcel Aymé, Jean Giono, André Castelot, etc.) et il se réjouira en juin 42 d'y lire une recension de son *Voyage intérieur* sous la plume de Gabrielle Castelot, la maîtresse d'Alphonse. « *Pour le reste – écrit Romain Rolland à ce dernier le 17 février 1941 – tu sais ce qui surtout m'éloigne, c'est l'antisémitisme brutal, injurieux, acharné qui remplit les colonnes de tes échos et qui déborde bien souvent sur les autres pages. Cette proscription sans nuances et sans justice me blesse au plus profond de mon esprit de vieux Français, de vieux chrétien et jusqu'au cœur de ma vie, dans mon humanité.* » Pourtant, Romain Rolland ne rompt pas avec le directeur de *La Gerbe* qu'il accueille toujours dans sa maison de Vézelay, il manifeste de l'indulgence pour ce « pauvre fou ». L'amitié semble résister aux tensions politiques. Peut-être Romain Rolland se souvient-il des ruptures douloureuses avec ses amis, en raison de ses positions sur la guerre de 14-18, notamment avec son ami Louis Gillet et tant d'autres. La rupture n'a lieu qu'en 1942.

Alphonse de Châteaubriant devra fuir en Allemagne lorsque le régime de Vichy s'effondrera, et il rejoindra Sigmaringen à l'approche des troupes de Leclerc. Céline en fait le portrait dans une scène étonnante d'*Un château l'autre*.

Ce qui pose la question de l'antisémitisme. Antisémitisme Romain Rolland ? Il se fait dans le journal le chroniqueur des persécutions des juifs en France après avoir dénoncé dès 1933 le sort qui leur est réservé en Allemagne. Il note le premier statut des juifs d'octobre 1940, puis le second, bien plus sévère, de juin 1941, il recopie la belle lettre de Claudel du 24 décembre 1941 et du pasteur Boegner au grand rabbin de France (21 août), et, en juillet 1942, raconte ce qu'il sait de la Rafle du Vel d'hiv' par la police française. Il parle même des camps de concentration.

Mais, lui qui fut l'ami de Stefan Zweig, de Jean-

Richard Bloch, écrit en octobre 1944, alors que les premiers survivants des camps vont revenir à l'hôtel Lutetia dans l'été 1945 :

« *J'ai beau être, du fond du cœur, un défenseur irréductible de la race juive persécutée, au point de sacrifier à cette défense indignée toutes mes sympathies pour la vieille Allemagne (...) je me sens physiquement éloigné des Juifs – particulièrement des Juifs allemands. – Je n'en veux dire aucun mal ; mais ils sont d'une pâte trop différente (...) tout est, chez eux, trop appuyé : leurs traits, leurs expressions, leurs sourires, leur attachement même, qui colle aux doigts, leurs intonations lourdes et soulignées, et, je crains bien, leur âme charnelle, en son essence. J'ai eu, tout au long de ma vie, bien des amis excellents parmi eux –, de ceux qui ont été des premiers champions de ma pensée. Et cependant, si proches que semblent s'emmêler nos feuilles et nos fleurs –, nos racines sont séparées par une cloison, qui n'est jamais ouverte.* » (p. 1058)

Antisémitisme ? Déjà dans *Jean-Christophe*, le personnage inspiré par Léon Blum, le brillant et cynique Levy-Cœur, était proche de la caricature, laissait transparaître les préjugés spontanés d'une classe sociale, la bourgeoisie de province, catholique... Mais qu'est-ce ce qui doit peser le plus dans la balance ? Un regard historique s'impose ici : on ne doit pas confondre un aveu déplaisant dans une page de journal – qui a au moins le mérite de la sincérité, de la lucidité – et qui est en rupture avec bien d'autres, avec ce que l'historien peut découvrir partout ailleurs, dans les journaux et la littérature de l'époque, comme Céline, un frénétique système de haine.

Troisième élément, enfin, qui fait de Rolland un écrivain « problématique » et de ce fait, proche de nous, complexe, énigmatique, vivant : les relations avec l'Allemagne.

Romain Rolland était devenu célèbre avant la Première Guerre avec *Jean-Christophe*, le roman franco-allemand par excellence, qui offrait une critique de l'une et l'autre des sociétés, dans un effet de double miroir. Même si son pays de prédilection est plutôt l'Italie, l'Allemagne demeure pour lui ce « pays des penseurs et des poètes » dont parlait Mme de Staël, et surtout le pays des musiciens, de Telemann, qu'il contribue à faire redécouvrir et Bach jusqu'à son cher Beethoven, auquel il consacre une courte biographie dès 1903, en attendant le grand livre des années trente. C'est aussi pour lui l'Allemagne de Goethe, auquel emprunte la maxime qui gouverne sa vie, « Meurs et deviens ». Mais son Allemagne est aussi une Allemagne révolutionnaire ; il prend fait et cause pour Rosa Luxemburg dans un article intitulé « Janvier sanglant à Berlin » en 1919.

Rien ne saurait lui être plus étranger que l'Allemagne brune et, dès 1933, il refuse la médaille Goethe, dans une lettre au consul d'Allemagne à Genève le 20 avril 1933 en ces termes : « Ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne – l'écrasement des libertés, la persécution des partis opposés au gouvernement, la

proscription brutale et infamante des Juifs – (...) est un *crime contre l'humanité* » – je souligne, J. L – : peut-être est-ce même la première occurrence de cette formule.

Mais quand les Allemands, les nazis, la Wehrmacht arrivent en France en juin 40, pas de haine... pas d'hostilité de principe à une « collaboration » qui mettrait fin à un cycle de trois guerres de plus en plus sanglantes. Il ne sollicite rien mais ne ferme pas sa porte ; il accueille des officiers, il a des longues discussions avec eux : ainsi en juin 41, au moment où Hitler envahit l'URSS :

« *Les deux amis de Nevers reviennent* (...) [ces « amis » sont deux officiers allemands] *tous deux restent souper. Nos vainqueurs inspirent pitié. Naïveté singulière avec laquelle ils ouvrent leur cœur, les projets des leurs, leurs rêves picrocholesques, leurs inquiétudes. Greve a été envoyé en Pologne, il n'y est resté que peu de jours, assez pour en rapporter une impression sinistre des rapports inexpiables avec les habitants. Il n'est pas moins oppressé par la guerre russe, cette guerre totale, terrible, qui déconcerte les soldats et les officiers allemands fonctionnaires rangés, pour qui la guerre est une tâche régulière, qui est réglée par des lois.* »

Romain Rolland, pendant toute l'occupation, joue de la musique allemande, Beethoven, Brahms, Wagner... L'ambiguïté est profonde, car, s'il se garde de jouer le moindre rôle dans la collaboration artistique – à l'inverse de tant d'autres à Paris –, il garde, au fond de lui-même, la nostalgie de la « vieille Allemagne », celle de *Jean-Christophe*, et il croit qu'elle est toujours là présente, sous le régime nazi... et donc qu'il faut préparer l'avenir, l'après-guerre, quand, selon l'image biblique, les épées deviendront des charrues...

« Nous n'étions pas blasés ».

En conclusion... j'aurais pu ajouter un dernier aspect problématique, la clef des autres : la question de la foi, réactualisée avec les rapports avec Claudel : se déroule à Vézelay un drame humain, tragi-comique, malgré sa dimension spirituelle. Romain Rolland est

clair à ce sujet : *haud credo* (p. 852), « je ne crois pas ». Il s'intéresse à la religion chrétienne, du fait de la conversion de Macha, et par intérêt intellectuel personnel. Mais il refuse de faire semblant.

C'est un homme de bonne foi, formé au XIXe siècle, par le mysticisme laïc de Hugo et par l'idéalisme de Malwida von Meysenbug, cette amie de Wagner, pleine de bonté (parfois envahissante) qui avait reçu Nietzsche à Sorrente et qui accueille Rolland dans son salon à Rome en 1889, l'année de l'effondrement de Nietzsche à Turin...

Force ou faiblesse ? On pourrait dire de Rolland ce que lui-même disait de Shakespeare, cette « grande âme fraternelle », dans son *Hommage* de 1916 : « le bienfait unique de la lecture de Shakespeare » est qu'« on y goûte la vertu la plus rare (...), le don d'universelle sympathie, d'humanité pénétrante qui fait qu'on vit les âmes des autres comme son âme propre » (« Shakespeare : quatre essais » dans *Compagnons de route*, 1936, p. 37).

Saluons cette complexité, cette richesse féconde et dangereuse des contradictions, au carrefour de bien des interrogations du XXe siècle. En tout cas cet écrivain « problématique » – je préfère cet adjectif à « pathétique », terme retenu par son biographe le plus récent, Bernard Duchatelet – ne fut à aucun moment un « intellectuel » engagé cyniquement à la manière de Sartre ; mais un écrivain honnête, de bonne foi, avec ses contradictions vécues, comme Camus en qui, dans un autre contexte, je vois le véritable héritier de Rolland.

Souvenons-nous de ce que disait le jeune Rolland alors qu'il attendait d'apercevoir Victor Hugo dans le parc de l'hôtel Byron : « Nous n'étions pas blasés ». Puisse nous ne pas l'être.

avril 2014

Jean Lacoste est écrivain et philosophe. Il a notamment présentée et établie l'édition du Journal de Romain Rolland pour la partie 1938-1944 (Journal de Vézelay. Editions Bartillat, Paris).